

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy LUISIER

Dieu existe, je l'ai toujours trahi,
de Françoise Verny

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 205-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Dieu existe, je l'ai toujours trahi

de Françoise Verny, Olivier Orban 1992, 220 p.

On pourrait parier que saint Augustin se reconnaîtrait dans ces confessions ! Car c'est bien de confessions qu'il s'agit, même si Françoise Verny s'en défend. Elle nous raconte en effet l'itinéraire de sa vie et son combat de Jacob contre Dieu. En suivant sa trace aux détours d'une pensée vigoureuse et de phrases à l'emporte-pièce, on se surprend à s'interroger. Qu'est-ce que la vie ? Qui est Dieu ? Où va l'homme ? C'est qu'elle nous mène, l'air de rien, sur des hauteurs vertigineuses. Et cela suffit pour faire de ce livre une petite réussite.

Communier

Star de l'édition (c'est sa propre expression), ayant aujourd'hui la soixantaine sonnante et pesante, Françoise Verny est vraiment fille de notre siècle. Elle en a connu toutes les fièvres et tous les frissons. Et elle nous les partage au gré des pages, au fil des ans de sa vie, aux lisières de son âme.

Ce sont d'abord les années trente de son enfance dans cette France d'avant-guerre. Des parents médecins, à cheval sur les clivages omniprésents de l'époque (catholiques d'un côté, anticléricaux de l'autre !). C'est la France de l'antisémitisme à fleur de peau et de tout ce qui laisse prévoir le pire...

L'adolescente, relativement protégée, vit les années de guerre perdue dans les livres. Cette soif de lire ne la quittera jamais plus. Mais la passion de la lecture ne suffit pas, en ces temps lourds d'horreur, à cacher le poids du monde. Il y a cette amie morte à Auschwitz et la découverte d'une dimension essentielle de la vie qui ne quittera jamais plus sa foi de charbonnière.

"Nicole, morte à quinze ans, reste dans mon coeur à jamais. Liée à mes fondations, comme une part de mon être. Victime du mal que des hommes infligent à d'autres hommes. Victime expiatoire, ai-je envie d'écrire. Je ne cherche pas à récupérer Nicole dans les rangs chrétiens. J'ai détesté la polémique suscitée en 1989 par le carmel

d'Auschwitz : si l'arrogance de Mgr Glemp, primat de Pologne, m'a profondément indignée, j'ai déploré la rigidité et l'intolérance manifestées par les autorités juives. Je respecte ces moniales qui priaient pour, avec les morts de toutes les religions et qui poursuivent leur mission hors de l'enceinte du camp. Et je me plais à penser que Nicole, sans appartenir à leur univers, s'associe à elles. Je supplie la jeune martyre d'intercéder pour moi, pour nous. Je crois à la communion des saints" (pp. 78-79).

La communion des saints, voilà ce qui fonde l'itinéraire de la foi de Françoise Verny. Voilà ce qui la relie, malgré tout, à ce Dieu en qui il est si difficile de croire, qu'il est si difficile d'aimer...

Lutter

L'après-guerre, pour une jeune fille qui, "fraîche et joyeuse", rêve aux lendemains qui chantent, c'est l'enthousiasme pour le parti communiste et la révolution socialiste, dont elle ne perçoit que plus tard les mirages, sans pour autant leur tourner franchement le dos. Paradoxe des natures généreuses ! La preuve : dès qu'elle devient communiste, elle découvre le Christ. C'est en classe de philosophie (1944-1945) qu'elle rencontre vraiment l'univers de la foi, et Jésus. Elle ne va plus jamais arriver à se débarrasser de lui.

*"Car je ne suis pas terrassée comme Paul sur le chemin de Damas. Je ne reçois pas une révélation à la manière de Paul Claudel et d'André Frossard. A la différence de Pascal, je ne me convertis pas. Le Christ, je le découvre peu à peu, par éclair, pour l'oublier aussi vite. **Dieu existe je l'ai toujours trahi** : ce titre marque la pauvreté d'une démarche sans cesse remise en cause par moi-même. Toi, dis-je, souvent en m'adressant à Dieu, tu ne m'as jamais apporté le secours d'une illumination. Julien Green a senti la présence affective de sa mère morte, à un tournant de sa vie. Moi, aucun signe ! Aussitôt ces reproches formulés, je me tais. Je reconnais ma seule culpabilité : absorbée par le monde, je n'ai jamais demandé assez fort, je ne me suis pas battue comme Jacob, avec toi. Ai-je vraiment cru ?" (pp. 90-91)".*

Etre communiste et chrétienne, jamais vraiment communiste et si peu chrétienne, telle est la contradiction crucifiante de sa vie entière, dont elle ne se dépêtera jamais, même après avoir quitté le PC en 1953. Encore un combat de Jacob:

"Marxiste je ne le suis pas mais je demeure communiste même au sein de l'Eglise catholique. Je continue à croire la révolution nécessaire, l'homme perfectible, le progrès réalisable".

Rencontrer

Chemin de nuit que cette vie. Et pourtant elle reconnaît elle-même les éclatantes lueurs de sa route. Toutes ces rencontres avec des compagnons en humanité, avec des témoins du But obscur au fond de l'horizon. Elle a croisé les gens qui ont donné les plus belles colorations à notre siècle : André Malraux, Julien Green *"fragile et fort, attentif et doux"*... et surtout le P. Chenu, dominicain, grand historien, grand théologien de son époque, *"cet ami qui a su me convaincre de ne pas désespérer"* (p. 13).

"Comment ai-je osé me plaindre de n'avoir reçu aucun signe du ciel, alors que, pendant quarante-cinq ans, j'ai eu "droit" au père Chenu ? L'homme de Dieu, le témoin de la lumière au milieu des ténèbres, le messager de l'amour. Je ne puis dire qu'il a été mon confesseur : s'il accordait une véritable signification au sacrement de la pénitence, il n'appréciait guère le cérémonial qui l'accompagne et ne m'encourageait pas à m'agenouiller devant lui. Un guide spirituel ? L'expression convient mal à celui qui participait de tout son être à mes joies et à mes misères. Il ne m'a jamais prodigué de conseils, il m'a toujours rappelée à moi-même, à nous, à nos exigences communes. Je crois que j'ai connu un saint, pas une figure de vitrail : voué aux autres avec la passion qui l'habitait pour le Christ et pour nous. " (p. 102)

Croire

Il est pourtant dur de vivre avec des saints, quand sa propre foi se fait si réticente, si rebelle. C'est sur ce point que la plume de Françoise Verny est la meilleure. A coups d'actes de foi "à l'envers", elle rejoint une longue lignée de croyants non-conformistes, qui réussissent à briser les certitudes fragiles et glacées du croyant qui se veut normal.

"Je suis infidèle jusque dans la foi. Par dispersion. Par manque d'amour. Incapable de me mettre à genou pour prier, ô Pascal ! Incapable de louer le Seigneur. Incapable de témoigner. Dans mes déplacements, j'emporte la Bible qui a sa place attirée sur ma table de nuit. Mais je ne me plonge vraiment dans les Saintes Ecritures qu'installée sur une terrasse face à la mer, dans un hôtel quatre étoiles. Et quand je reprends la vie normale, j'oublie le Seigneur ou ne lui consacre que quelques instants distraits" (p. 12)

Ne sommes-nous pas souvent capables nous aussi de contresigner ces lignes ? On a la foi qu'on peut, celle qui grelotte sous nos peurs et nos angoisses. Cette petite foi qu'on essaie d'attiser, comme ces malheureux qui s'obstineraient autour d'un feu agonisant dans une forêt hostile :

"Je déteste la souffrance. Je crains la mort. Je ne cesse de rencontrer Dieu pour le renier aussitôt. Je le questionne sans relâche et n'écoute pas sa réponse. La lumière se révèle dans une histoire enténébrée. Témoin infidèle, je suis un témoin infidèle. Aussi éprouvé-je le besoin de me confesser publiquement. Je ne prétends pas égaler saint Augustin, je ne prétends même pas l'imiter. Il reconnaît Dieu en avouant ses manquements, il "confesse à Sa gloire". Il apporte la lumière. Moi je tâtonne et n'éclairerai que moi. Je ne m'adresse à autrui que pour m'obliger à une confrontation". (p. 20)

Avoir mal à sa foi, c'est déjà en avoir une. N'est-ce pas cela qui compte face aux défis de l'espérance ? Et l'auteur se rend bien compte qu'il est presque aussi dur d'espérer que de croire. Il faut savoir saisir au bond les lueurs d'espérance aussi bien que les clins d'oeil de la foi. Ce que F. Verny fait admirablement. Avec elle nous touchons du doigt les grandes réalités de la vie spirituelle à travers les histoires bouleversantes de notre siècle.

"André Tubeuf m'a raconté récemment que Yehudi Menuhin, Yehudi le juif, a voulu jouer en soliste dès 1946, à Berlin avec Wilhelm Furtwängler, le chef d'orchestre qui n'avait cessé de diriger le Philharmonique sous l'ère nazie. Le pardon. La miséricorde, sentiment de la misère d'autrui. "Tu sais, a-t-il dit avec une extrême simplicité à André qui s'émerveillait de sa grandeur d'âme, ce n'était peut-être pas si mal que Bach et Beethoven continuent malgré tout à se faire entendre" (p. 26).

Parler de sa foi et parler de son espérance, c'est rendre compte de sa présence dans l'Eglise. C'est aussi parler de ses chemins difficiles et lourds dans lesquels le catholicisme patauge souvent. Souvent dure, sévère avec son Eglise dans laquelle elle se sent quelquefois étrangère, elle n'en est que plus vraie lorsqu'elle parle des sacrements, de transcendance que nous galvaudons si allègrement:

"Comment recevoir l'hostie? Les prêtre d'aujourd'hui nous parlent de nos devoirs envers nos frères, jamais de ce Dieu si follement amour qu'il se donne et se redonne à tous et à chacun, chaque semaine, chaque jour. Nous galvaudons le surnaturel - voyantes, astrologues, science-fiction... - sans l'affronter, pour ne pas l'affronter. J'avoue mon impuissance personnelle : je pratique un rite sans en réaliser la portée ineffable, je ne me reconnais qu'un mérite : j'ose le faire malgré l'obscurité dans laquelle je baigne". (pp. 196-197)

Vivre et souffrir

Si Françoise Verny nous partage sa foi, c'est aussi sa vie que nous suivons. Les années soixante avec l'Eglise qui, au concile Vatican II, veut rajeunir. Les espoirs, les joies et aussi les désillusions qui ont suivi. Sa vie dans le contexte laïc qui est devenu le nôtre, l'amour de l'argent, la soif du pouvoir et de la domination... La soif de se trouver, en même temps que la peur de se retrouver.

Madame Verny est alors journaliste, puis éditrice dans des maisons prestigieuses de Paris. Activiste, fonceuse, enthousiaste. Une existence trépidante, bien remplie, avec ce lancinant désir d'autre chose :

"La solitude, je la recherche sans cesse et ne la supporte pas longtemps. Si je ne me découvre qu'au contact d'autrui, je me disperse et par là même me perds. J'éprouve alors le besoin de me retrouver. Mais, dans ma retraite, je me sens très rapidement condamnée... à moi-même. J'attends alors un appel pour y répondre". (p. 137)

Et dans la foulée d'une plume qui s'emballe, elle nous parle, avec ses entrailles mêmes, de ses amours, du divorce, de cette tragédie qu'est l'avortement, des joies et des douleurs de sa vie de famille, de la mort et la souffrance. Et de ce corps qui est nous et qu'il nous faut bien accepter, parce qu'on n'est pas des anges.

"Je jouis de ma condition sans me dissimuler ses limites et ses souffrances. Je crains comme les autres, les maladies qui nous atteignent dans notre chair et la mort qui met fin à notre existence. Je me reproche de ne pas veiller assez à ma santé, de ne pas perdre du poids, de ne pas diminuer ma consommation d'alcool et de tabac. Mais la coupable, c'est moi, corps et esprit liés pour le meilleur et pour le pire". (p. 119)

Avec l'âge on sent la vieillesse qui se profile, avec ses questions, derrière des mots où résonne le combat de l'angoisse et de la confiance.

"Restera Dieu, aussi et surtout. Je ne compte pas sur lui pour meubler le temps libre, je ne songe pas à me réfugier dans la bigoterie pour occuper mes loisirs. La confrontation s'impose, de plus en plus pressante à l'approche de la maladie, de la mort. La mienne et celle des autres. Mon besoin de lui grandit et va grandir encore. Pourquoi ne pas l'assouvir ? Le prier, le tarauder jusqu'à ce qu'il me réponde. Non pas en dehors des hommes, mais avec leurs détresses et leur espérances. Je ne deviendrai probablement pas une contemplative, encore moins une mystique, mais la quête me passionne: ce livre marque la première étape du parcours". (p. 179)

Première étape que ce petit ouvrage, qui n'est certes pas parfait. Mais n'a-t-il pas les défauts de ses qualités ? On en veut souvent à Françoise Verny de déballer publiquement des angoisses qu'on préfère soi-même confiner dans des "jardins secrets". Elle nous agace parfois à exhiber au grand jour des défauts

qu'on a tellement de peine chez soi à domestiquer. Mais c'est un fait qu'elle oblige son lecteur à la même confrontation qu'elle. Qui est ton Dieu ? Où en est ta trahison ? Sais-tu lire les traces de Sa lumière sur les négatifs de ta vie ?

La journaliste et l'éditrice de notre vingtième siècle en pleine fusion rejoint, sans prétention aucune et avec l'air de ne pas y croire, la grande lignée des penseurs, qui au cours des siècles se sont interrogés sur les abîmes vertigineux qui séparent et unissent l'homme à son créateur. Augustin, Pascal et tant d'autres. Lourd héritage auquel elle ajoute les questions et les mots de notre époque.

Françoise Verny nous révèle ses chemins aux lisières de cette forêt qu'est la foi. Mais elle nous démontre à sa manière - et mieux qu'avec des élans de faux mystiques au goût de sucre et de souffre - la beauté des arbres et la grandeur du ciel.

Curieusement, c'est en nous disant la fragilité de sa croyance en ce Dieu qu'on trahit si allègrement que l'auteur de ce petit livre si étonnant affermit un tant soit peu la nôtre. Dieu existe, même si nous le trahissons toujours. N'est-ce pas cela qui nous sauve de la désespérance ?

Guy Luisier